Sonnailles

et

Chansonnailles

Chants et Sonnets Sonnants

PAR LE

Docteur HENRI FISCHER



PARIS
SOCIÉTÉ D'IMPRESSION & D'ÉDITION
L. BOYER, Directeur
49, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, 49
—
1903

DU MÊME AUTEUR :

Nouvelle opération du pouce bifide, broch. in-8°, 1896.

Cancers de l'utérus. Broch. in-8°, 1896.

Libération latérale et inférieure du méat urinaire dans le traitement de l'incontinence essentielle d'urine chez la femme (opération nouvelle). In-8°, 1897.

La dysménorrhée. Broch. in-8°, 1898.

Néphropexie sans sutures par enclavement cicatriciel du rein (opération nouvelle). In-8°, 1899.

Le froid est-il dans les maladies aiguës une cause pathogène aussi importante que les anciens médecins le croyaient, et aussi nulle que certains modernes le pensent? Broch. in-8°, 120 pages, 1899.

Vade mecum de thérapeutique chirurgicale des médecins praticiens. Vol. in-8°, 328 pages, 1900.

Splénoxie sans sutures par enclavement cicatriciel extrapéritonéal de la rate (opération nouvelle). Broch. in-8°, 1900.

Deux observations d'appendicite. Broch. in-8°, 1901.

Les fugitives, poésies. Broch. in-8°, 208 pages, 1901.

Amblyopie intense occasionnée par un cas d'astigmatisme mixte double très fort et guérie par l'emploi de verres bicylindriques. Broch. in-8°, 1901.

Vade mecum d'obstétrique et gynécologie des médecins praticiens. Vol. in-8°, 321 pages, 1902.

Projet d'un système complet d'assistance chirurgicale. Broch. in-8°, 1902.

Homo et Pessime, causerie sous une tonnelle. Broch. in-8°, 1902.

Le Livre de Homo, propos errants. Broch. in-8°, 1902.

Le Livre de Homo, devant les flots. Broch. in-8°, 1902.

Vade mecum des maladies médico-chirurgicales du tube digestif, à l'usage des médecins praticiens. Broch. in-8°, 1903, 423 pages.

Mystères de l'Antiquité. — Conférence faite le 19 Janvier 1903. 64 pages in-8°.

Hygiène de l'Enfance : Puériculture. Vol. in-8, 360 pages, 1903.

Hygiène de l'Enfance : De l'Education. Vol. in-8, 480 pages, 1903.

Sous presse :

Vade mecum de pratique orthopédique des médecins praticiens. — Vol. in-8° illustré, 400 pages.

A MONSIEUR LE DOCTEUR MILLET

de Dieppe

AINSI QU'A TOUS MES AMIS DIEPPOIS

Je dédie ce livre en témoignage de ma vive amitié,

Le cerveau du Poète est semblable à la mer : mobile et subtil, ondoyant comme elle.

La Mer réfléchit le ciel et le soleil, les nuées et les éclairs : toutes les splendeurs, toutes les colères.

Le cerveau du Poète réfléchit tout ce qui passe, en fixe l'impression. C'est cette fidélité même, qui crée l'infinie variété de ses chants.

Paris, le 1er Décembre 1902.

Dr Henri FISCHER
5 Avenue Matignon

A MON LIVRE

SONNAILLE-PRÉFACE

Sonnez
Sonnailles !
Livrez
Batailles !

Chantez
Rimailles !
Raillez
Racailles.

Bravez
Les huailles,
Riez !

Allez,
Semailles :
Germez !

MEMORANDUM

Calendrier Républicain

Vendémiaire,
Brumaire,
Frimaire,
Raisin en cuve et grain sur l'aire.

Nivôse
Pluviôse
Ventôse
Voici l'hiver : Bonjour Névroses !

Germinal,
Prairial,
Floréal,
Salut au Printemps lilial !

Messidor
Thermidor
Fructidor
Mois des Roses et des Blés d'or !

BERCEUSE DE LA FILLETTE

Gamme

A ma toute petite fille
la Blanche Oiselle

MARCELLE FISCHER.

Do

La fillette, dans son dodo
Sous l'œil d'un gros chat noir sommeille
Lui, comme un Sphinx, près du rideau
Veille.
Do.

Ré.

Et le Sphinx, n'est point étonné
Des soupirs de l'enfant qui rêve
Car le Félin a deviné
Eve.
Ré.

Mi

L'enfant dort : à son tour Mimi
Ferme son œil profond et glauque
Il pousse un miaulement rauque
Ami.
Mi.

Fa.

Près du berceau, doux brouhaha
Les grands-parents courbent leurs têtes
Et leur vieux cœur chante Hosanna !
Fêtes.
Fa.

Sol.

Ce chœur est suave et si fol
Que le chat, ce fuyard si preste
Au lieu de reprendre son vol
Reste.
Sol.

La.

Et quand Bébé s'éveillera
Parmi cette cour qui l'admire
C'est alors à qui la fera
Rire.
La.

Si.

Le grand-père invente un récit
Le frère siffle un air allègre
Ou dessine un Pierrot transi
Nègre.
Si.

Do.

La fillette, dans son dodo
Sous l'œil d'un gros chat noir sommeille
Lui, comme un Sphinx près du rideau
Veille.
Do.

LE MARCHAND DE MARRONS

Croquis hivernal

Sous les nuages, bas et lents,
Ils étendent leurs longs bras blancs
De l'argent du givre, les arbres,
Bras convulsés, tordus et froids,
Attristant les parcs et les bois,
Nus et glacés comme les marbres.
Leur calvitie et leur pâleur
Font tout bas songer au malheur
Des foyers dont s'est éteint l'âtre,
A la misère, aux dures lois,
Aux pauvres sans pain et sans bois,
Pour qui la nature est marâtre.

Achetez des marrons nouveaux,
    Pour vos marmots
    Et pour vos belles,
Achetez des marrons nouveaux,
Les marrons, crépitants et chauds,
D'hiver voici les hirondelles !

Sur les trottoirs, luisants, mouillés,
Transis et recroquevillés,
Grelottants, malgré leurs pelisses,
A pas pressés, et bougonneurs,
Involontaires patineurs,
Les passants sur l'asphalte glissent
Ils vont, courbés, le nez en bas,
Rêvant de plantureux repas,
Du bon feu clair... Ils vont plus vite,
Sans donner un regard aux gueux
Affamés qui passent près d'eux
Dont le grand air est le seul gîte.

Achetez des marrons nouveaux,
Pour vos marmots
Et pour vos belles,
Achetez des marrons nouveaux,
Les marrons crépitants et chauds,
D'hiver voici les hirondelles !

Il ne faut pas leur en vouloir
Si leur âme, par nonchaloir,
N'est point en peine d'altruisme,
Des pitiés étouffer la voix
Pour ne pas se geler les doigts,
Peut-être est-ce de l'héroïsme.
Ces gens-là sont de bons bourgeois,
Dont le bon cœur va quelquefois
Jusqu'aux averses lacrymales,
Alors que, par les durs hivers,
Ils lisent, dans les « faits divers »,
Les congestions cérébrales.

Achetez des marrons nouveaux,
    Pour vos marmots
    Et pour vos belles,
Achetez des marrons nouveaux,
Les marrons crépitants et chauds
D'hiver voici les hirondelles !

BISCOTTE

Carte de vitrine

Biscotte a vingt deux-printemps
— Age de fleur fraîche éclose.
Lys son teint, sa lèvre Rose:
Biscotte a vingt deux printemps.

Fille d'Eve, le fruit rose,
Tenta sa mignonne dent.
Elle fuit, peur du serpent
Fille d'Eve, le fruit rose.

Résister ainsi, c'était
D'un superbe et chaste effet ;
On en brûlait de beaux cierges

Car cet ange si parfait,
A la Cigale avait fait
Une des onze cents vierges.

PARADIS MITOYENS

Triolets athées

I

Jésus, Moïse et Mahomet
Trônent chacun sur un sommet,
Plus haut mille fois que l'Olympe.
Mais, au Paradis que promet
Jésus — Moïse — ou Mahomet,
Il faut payer pour qu'on y grimpe.
Qu'il porte l'habit ou la guimpe,
Quiconque point ne se soumet
Au pieux impôt, compromet
Jésus, Moïse et Mahomet.

II

Jésus, Mahomet et Moïse ;
Synagogue, Mosquée, Eglise ;
Le nom différent n'y fait rien,
Car pour Paradis mitoyen,
Jésus, Mahomet et Moïse
Ont la même Terre promise.
Le Juif, le Turc et le Chrétien
Payent, pour le même entretien,
Jésus, Mahomet et Moïse.

III

Mahomet, Moïse et Jésus,
Ainsi, règnent *in partibus*,
Dans leurs Cieux, sur la Terre et l'Onde
Grâce à des textes très diffus.

Mahomet, Moïse et Jésus
D'En Haut gouvernent ce bas-monde.
Au bruit de l'or voici que gronde
Le *Credo* des esprits obtus ;
Mahomet, Moïse et Jésus !

LITANIES

Tout commence, rien ne s'achève
Le Temps frappe l'arbre en sa sève,

La vie est brève !

L'heure d'amour douce et briève,
Nous fait sa blessure griève.

La vie est brève !

Et nos larmes coulent sans trève,
Flot désolé que boit la grève.

La vie est brève !

Quel Simoun de douleur soulève
Chaque pas dans l'absurde rêve !

La vie est brève !

Ah ! bulle de savon qui crève !
Vienne la Mort, finale trêve.

La vie est brève !

SIMPLE CONSEIL

Lorsque l'enfant naïf escomptant un succès
Joyeux,— craintif pourtant — vous soumet ses essais
N'éveillez point ses pleurs en lui faisant un crime
De son dessin sans grâce ou de ses vers sans rime.

Les lignes du dessin chevauchent de travers,
Quelque syllabe en trop rompt le rythme du vers
Qu'importe !... Quel tableau qui fit célèbre un peintre
Quel drame, garnissant la salle jusqu'au cintre

Est pur de tout défaut ? — Qu'un ami, cependant
Avant le jour béni du triomphe éclatant
De sa pièce, chez lui vous fasse un soir lecture
Dites, oseriez-vous lui faire cette injure,

Pour avoir découvert peut être un faible point
De crier rudement : — L'œuvre ne me plaît point ?
Ménagez donc l'enfant, le sentiment qu'on nomme
Chez lui de l'amour-propre est de l'orgueil chez l'homme.

LA CHARITÉ DES FLOTS

Gamme de la Mer

DOlce, le flot soupire aux sables du rivage,
RÉpondant aux refrains du vent dans les agrès
MYstérieux duo, musical verbiage,
FAvorites chansons que l'on répète après.

SOLlicitant la voix des Sirènes, berçeuse,
LA Gamme de la Mer résonne, paresseuse,
SIlencieusement, l'écoutent les humains.

SIlencieusement, l'écoutent les humains.
LA Gamme de la Mer devient votre dictame
SOLitude du cœur et névrose de l'âme
FAiseuses de douleurs et d'espoirs toujours vains,

MIracle bienfaisant, les grandes voix du Gouffre
RÉpondant par un chant de pitiés à qui souffre
DOlente charité des Océans hautains.

FLEUR MORTE

Élégie en Sonnet

L'autre jour, j'ai trouvé sur le bord d'un chemin
Une pauvre fleurette entr'ouvrant ses pétales ;
Pour la première fois, sa robe de carmin
S'essayait à montrer ses couleurs virginales.

Pauvre fleur, qu'attendait un triste lendemain ;
L'hiver lui ramena ses brises glaciales,
Et ses boutons brûlés se brisaient dans ma main,
Pour avoir trop compté sur des soleils trop pâles.

Languissante, elle meurt sans avoir existé
Triste, sous un ciel gris, sans avoir vu l'Été
Qui garde ses chaleurs aux fleurs qui vont éclore.

Dieu garde les enfants d'avoir un sort pareil,
Notre amour est leur ciel et nos yeux leur soleil
Idéal flamboyant où leur cœur se colore.

NOELS

Pour les petits enfants

I

Comme un plumet jaillit du heaume,
La fumée aux bleus tourbillons
Va, s'échappant du toit de chaume,
Tracer de fantasques sillons.

La chaumière se ratatine,
Et la neige aux frileux moutons
De sa laine diamantine,
Lui brode un manteau de festons.

On voit surgir des plaines blanches,
Les squelettes des arbres verts
Reflétant au givre des branches
La clarté pâle des hivers.

La bise, à l'aquilon fait place,
Le vent taille comme un couteau :
C'est décembre, au manteau de glace,
Se levant tard, se couchant tôt.

Et, dans la pauvre maisonnette,
Avec des efforts triomphants,
Les gens préparent en cachette
Le Noël des petits enfants.

La grand mère sourit, charmante,
La bonne vieille, car, brûlant
Fumant encore sous sa mante
Elle apporte du bon pain blanc.

Et son vieux, pour les pauvres mioches
Voudrait quelque chose de plus...
Qui sait ?... Peut-être des brioches
Et du beurre à mettre dessus...

Vraiment ces presque centenaires
Tendres et bons, mais puérils,
Ont des désirs comme s'ils
Etaient de gros millionnaires.

II

Les tisons pétillent dans l'âtre,
Et l'âme rose du bois mort
S'exhale, coquette et folâtre,
Dans un bouquet d'étoiles d'or.

La lumière des girandoles
Que l'on allume tour à tour
Donne des lueurs d'auréoles
Au fard des roses abat-jour.

Dans un coin — le coin aux surprises,
Se dresse un arbre de Noël
Où pendent mille friandises
A des faveurs couleur de ciel.

Comme au Jardin des Hespérides
On voit sur les rameaux pendants
Se cramponner par pyramides
Pommes, joujoux et fondants.

Soudain, par une draperie
S'élance avec des cris joyeux
Une bruyante infanterie
De babys ouvrant de grands yeux.

Aussitôt, la troupe volage
Livre bataille à l'arbrisseau
Quel beau combat !... Et quel pillage
Il faut les voir donner l'assaut !

Lorsque rassasiés de gloire
A la bataille ils mettent fin,
On les voit goûter leur victoire
En croquant leur gourmand butin.

Et dans de provocantes poses,
Les jolis babys amusés
Avec leurs friandises roses
Barbouillent leurs museaux rosés.

L'ENFANT ET L'HOMME

Parallèle

Que faut-il à l'enfant pour exciter sa joie ?
L'arc-en-ciel dont la moire en cercle se déploie,
Des plages où courir, du soleil et des fleurs.
Que faut-il à l'enfant pour provoquer ses pleurs ?

Un nuage importun passant sur la mer grise,
Un bonbon qu'on refuse, un jouet qui se brise ;
Un oiseau pris aux lacs qui s'envole soudain,
Le sommeil des longs soirs ou l'éveil du matin.

Gardez-vous de railler sa crainte ou ses alarmes,
Soyez gais à son rire et sensible à ses larmes,
Pleurs dont la simple source est facile à tarir.

L'homme et l'enfant, ce sont deux mêmes personnages,
L'un plus grand, l'autre moins, ayant pour apanages
Le germe des grands maux qu'un baiser doit guérir.

A MON SCALPEL

Je t'aime, ô mon Scalpel ! Tu me viens d'une femme,
Ton acier gris et ses doux yeux, le même jour
Me frappèrent tous deux — Son regard et ta lame
Ont le même reflet — La Science et l'Amour

Allumèrent en moi leur double et noble flamme
Et je crus que tous deux, dans un même discours,
La Femme et le Scalpel, vous traciez à mon âme
Le chemin large et droit que, depuis, je parcours.

Je t'aime, ô mon Scalpel, dont la lame de glace,
Dans la chair aux abois qui de souffrir est lasse
Pénètre sans faiblir, brutale sans remords.

Tu montres en tranchant quelque germe morbide
L'Espoir au moribond, la guérison splendide.
Je t'aime, ô mon Scalpel ! Ressusciteur de morts.

SONGE

J'ai fait un songe étrange, un cauchemar de gouffre
Et comme d'un coup de poignard mon cœur en souffre.

Je rêvais !... Je gisais dans une plaine aride,
J'étais tombé dans un combat, au premier rang ;
Je restais assommé, roide, glacé, stupide
Angoissé du trou noir qui déchirait mon flanc.

Près de moi se tenait une femme splendide
Aux yeux pers, au front large, au col pur, long et blanc,
Qui se pencha sur moi, souriante, candide,
Et sous ses doigts divins je vis couler mon sang.

Il coulait perle à perle, en pleurs de pourpre rare.
Elle le recueillait en un geste bizarre
Dans un vase ivorin aux contours arrondis,

Sa bouche impérieuse alors toucha ma lèvre ;
J'aurais voulu lui faire en cet instant de fièvre
Des gouttes de mon sang un collier de rubis.

Voilà mon rêve étrange, un cauchemar de gouffre
Puisque, depuis l'éveil, toujours mon cœur souffre.

RONDE CARNAVALESQUE

Les dragons et les Tarasques,
Mes enfants, n'existent plus.
Tapez, les tambours de basque !
Sifflez les turlututus !

Des sous-préfets bergamasques
Du « Quartier » gardant les us,
Au Carnaval, sous leurs masques
Font cascader leurs vertus.

Sous d'invraisemblables casques,
Ils mettent des nez d'intrus,
Des collerettes en vasques
Que chiffonnent les chahuts.

Et des vieux bourgeois fantasques,
Voire des princes connus,
Des gens du « Monde », qui casquent
Suivent ce troupeau d'élus.

Les Dianes à gorges flasques,
Les Callipyges Vénus,
Qu'ils soient auvergnats ou basques
Les aiment pour leurs écus.

Ces farceurs — retour de frasques,
Doivent subir l'*Oremus*
Des conjugales bourrasques,
Vannés, penauds et confus.

Regrettant leurs patarasques
Puis, alités et fourbus,
Mêlent leurs quintes asthmasques
De *mea culpa* confus.

Les dragons et les Tarasques,
Mes enfants, n'existent plus.
Tapez les tambours de basques !
Sifflez les turlututus !

DE MON BALCON

Mélancolie

Grands bois, j'ai suivi vos sentiers,
Curieux de vos violettes ;
Mais sans rechercher les lauriers
Que l'on met au front des poètes.

Je regarde, de mon balcon,
Sous l'haleine des durs automnes,
Tomber — quand passe l'aquilon
Les feuilles mortes qui frisonnent.

Je pense qu'il est des berceaux
Où dormaient des fillettes blanches,
Qu'ainsi que des duvets d'oiseaux
Un souffle a fait tomber des branches.

C'est que les choses d'ici-bas,
— Feuilles de fleurs, feuilles de hêtre
Doivent s'abattre sous nos pas,
S'effacer soudain, puis renaître.

Parmi les grands arbres divers
Que ma fière avenue arbore,
L'un peut survivre à cent hivers,
L'autre peut ne voir qu'une aurore.

Quand viennent les hivers nouveaux
La bise éparpille nos graines :
Joies et fleurs, amours et moineaux
De leurs débris jonchent les plaines.

Les moineaux ont fui, leurs chansons
N'éveillent plus les voisinages ;
Les arbres n'ont plus de frissons
Et leurs cimes n'ont plus d'ombrages.

A leurs hauts sommets dépeuplés,
Tous les nids déserts se confondent
Où chantaient nos gentils ailés
De tristes corbeaux se répondent.

Où stridait le merle moqueur
Monte — c'est bien plus « Modern Style »
L'aigre sifflet de la vapeur
Et le cri de l'automobile.

———

CRIMINEL OCÉAN

De ses vagues d'onyx et d'or — ces fleurs d'abîmes,
En son rut de tuer, la Mer commet des crimes

Panthère, dont les bonds ont d'atroces sursauts ;
Les rocs les plus hautains ont peur de ses assauts ;

Serpent qui se déroule en longs anneaux liquides,
Elle souffle aux Typhons ses colères languides ;

Guerrière, claironnant, sous les immensités
L'abominable appel de ses férocités.

Meurtrière, elle veut pour joyaux à ses hâvres
Sur les eaux des marins, mais au fond, des cadavres;

Gueux ou millionnaire, amiral ou bandit
La chair d'homme l'affole et le Gouffre est son lit.

Il lui faut des cadavres d'amants, comme aux Reines
Tragiques, à la Proxénète des Sirènes

Dans ses palais mortels, d'algues vertes enclos
La Goule a des baisers qui leur brisent les os

Et le dernier soupir de ces âmes tuées
En malédictions monte vers les nuées,

Vers la sérénité du vaste firmament,
Jusqu'aux astres, vêtus d'or et de diamant.

Mais, à cette clameur, comme des voix de foules
Répondent les clameurs formidables des houles

La Mort en s'abritant sous l'aile de la Nuit,
Effrayée elle-même, en silence s'enfuit...

Repue enfin, la Mer, Vampire, Sphynge ou Norme
Ironique, ouvre ses flots en un rire énorme.

CARNET D'UN VALET DE CHAMBRE

Le Vade-mecum du légataire

« Oh ! ces domestiques ! »
E. LABICHE.

Voulez-vous arriver sans élan courageux ?
Etes-vous patient, modéré dans vos vœux ?
Paris vous offrira mille routes obscures
Qui mènent sourdement à des fortunes sûres.

Chez un riche vieillard, sans femme et sans enfants
Sachez-vous introduire. Epiez ses penchants
Devinez, prévenez ses goûts les plus fantasques
De son humeur chagrine essuyez les bourrasques.

Et s'il se plaint du froid dans les mois les plus chauds,
S'il transpire en hiver, suez vite, il le faut.
Si le sommeil, la nuit, déserte sa paupière
Lisez lui du Bourget, du Rostand, du Bonnière.

Un mets éveille-t-il son appétit gourmand?
Vous-même triturez ce fricot talisman.
Et si le vieux, encor, parfois vers Eros marche
Allez, introduisez la colombe dans l'arche.

En fussiez-vous épris et vous préférât-on
Menez, sans sourciller Aurore vers Tithon
Mais que sa résistance au sénile caprice
Egale à vos douleurs le prix du sacrifice.

Et qu'un bon testament, écrit à votre gré,
Console — oh ! malgré vous — votre amour éploré.
Si — par hasard — surgit quelque autre légataire.
Armez-vous, prudemment, des droits du donataire.

Et, changeant les maisons en valables papiers
Frustrez impunément les autres héritiers.
Quoi ?.. Ce n'est pas honnête ? Allons donc, c'est l'usage
Les faiblesses des sots sont les profits du sage.

Donc, suivez mon conseil, vous mourrez honoré
Riche, heureux, père, époux, sénateur, décoré.
Suivez mon sage avis et j'ose vous prédire
La gamme des bonheurs, d'honneurs, toute la lyre.

LE GOTHA

Rondel

Au Gotha
Que Julius Perthe inventa
Que personne ne dégotta,
On trouve des Rois et des Reines
Toutes les Maisons Souveraines.
Les Princesses et cœtera,
Les Grands-Ducs et leur tralala,
Ont des titres longs comme ça
Au Gotha.

Même toutes les Républiques
De l'Europe et des Amériques,
Pour des raisons diplomatiques,
Se font enregistrer recta
Au Gotha.

Mais il est deux autres noblesses
Que les Julius Perthe délaissent
Celle de Gothon, de Rasta
Qu'au grand jamais on ne cita
Au Gotha.

Dans des forêts plus ou moins vierges
La seconde naquit, dit-on ;
L'autre, en des loges de concierges,
Dût conquérir son grand cordon :
La Gothon.

Ah ! le bel Almanach à faire,
Que je pense, et la belle affaire
Pour l'éditeur et le libraire
Gotha
Rasta
Gotha
Gothon.

LE DERNIER FARD

« Come with me, in the silence of the night. »

PHŒBE SHARPS.

Le cœur qui brûle en ma poitrine, on le prendra,
Pour le mettre en Rosace, au vitrail de la chambre
Où le corps de ma Mie, inerte, embaumé d'ambre,
Pour son dernier sommeil demain reposera.

La Rosace saignante, au soleil de décembre,
Comme un cierge d'hymen, alors resplendira ;
Poussant le lit pieux où la morte se cambre,
Dans l'axe lumineux on le disposera.

Et de l'Astre divin la flamme sidérale
Tamisant de mon cœur la pourpre triomphale,
Clouera sur son beau front ma suprême douleur.

Cet éclair du Soleil, d'Amour dernier message,
Irradiant soudain le virginal visage
Mettra l'ultime Fard à l'ultime Pâleur.

A L'AMPHITHÉATRE

Triste enclos isolé, bas et louche d'entrée,
Presque Morgue et Charnier, quand ton portail béant
S'ouvre devant le char qui porte le néant
De nos morts, tu deviens une enceinte sacrée.

Sur le marbre sanglant, de la chair massacrée
Rien n'échappe à l'acier du scalpel souverain ;
La Science poursuit son but noble et serein
L'Amphithéâtre alors se nomme un Empyrée.

Et ces corps inconnus, aux blessures énormes,
Ces muscles en fouillis, ces chairs, ces os sans formes,
Où l'avide Chercheur comme en un Livre a lu

Consacrent l'Immortel de l'œuvre poursuivie
Et nous les saluons puisqu'en eux il a pu
Arracher à la Mort le secret de la Vie.

NEURASTHÉNIQUES LECTEURS

Boutade

Toujours Musset, Byron, sont chers à nos mémoires,
Nous relisons leurs vers et vénérons leurs gloires ;
Mais cela n'empêche pourtant
Qu'ils n'aient souvent tressé la ronce avec la rose ;
Dans leur chant âpre et fier, on sent, de la névrose
Se glisser l'étrange serpent.

Il mord dans le baiser, ses ardeurs sont des fièvres,
Il rend fous les cerveaux et met la bave aux lèvres,
Comme après « Manfred » et « Rolla »
J'en ai vu s'appliquer — frémis, ô Thérapeute !
En compresses Darwin, en sinapismes Gœthe
Et prendre en potion Zola.

Ces lecteurs affolés, fantasques, lunatiques,
Bien plus que les auteurs sont des neurasthéniques.
Leurs soleils sont des éteignoirs,
Ponchon les fait pleurer et défunt Paul Verlaine
Hante le cauchemar de leur faridondaine
Alors qu'ils rêvent de Chats noirs.

LES GLOIRES

« Au-dessus du Salon, les Gloires du Grand Palais éploient leurs ailes. »

UN JOURNAL PARISIEN.

Au fronton du Palais, les ailes éployées,
Des Gloires, vers le ciel semblent prendre leur vol ;
Lentement, lentement, les foules ennuyées
S'écoulent sous leurs pieds en un tournoiement mol.

Elles ont vu passer tant de hautes sculptures,
Rigides marbres froids, ou de marbre blafard,
Tant d'énormes châssis de géantes peintures,
Qu'au seul mètre carré leurs yeux mesurent l'Art.

Et ça dure des jours !... Aussi, quand la nuit noire
Sur ces banalités tend sa discrète moire,
Que le Salon désert va pouvoir sommeiller,

Dans l'azur, sous le vent ou l'averse ou la grêle,
Les Gloires du Palais semblent tendre leur aile
Dans un grand geste bas, comme pour mieux bâiller.

RUS

Quand la plaine, embrasée, au souffle des aoûts
Etend à l'infini l'océan des blés roux,
Alors que les Bleuets nous semblent — chers dictames
Des miettes du ciel ou de beaux yeux de femmes.

Alors que la moisson avec ses gerbes d'or
Tient le pacte sacré du brûlant Messidor
Et qu'au pied des épis dont nos terres se ceignent,
Comme des cœurs ouverts les Coqueliquots saignent.

Un vent frais, pur et fort, vivifiant se lève ;
Alleluia ! Tout vibre ! On sent monter la sève
Dans le rustique encens des Gerbes et des Meules.

Devant le rut puissant qui toujours recommence,
On s'incline, songeur, et malgré soi l'on pense
A la stérilité de nos cités veules.

QUEL EST CE SINGE ?

M. du Portant, acteur de la Comédie Officielle, est occupé à faire un nœud très savant à sa cravate — nœud diplomatique, car M. du Portant doit, ce tantôt, réciter un monologue devant Son Altesse Sérénissime le grand duc de Pumpernick.

Dans la demi-obscurité les yeux ou plutôt la cervelle occupée de l'illustre comédien perçoit une vague silhouette se réfléchissant dans un petit miroir à treize sous gagné à la fête de Neuilly.

M. DU PORTANT

Dans ce miroir
Au cadre noir,
Quel est ce singe ?

Quel est ce singe
Au faciès
De vieille Agnès ?

Quel est ce singe
Au menton bleu
de Jeune Preu ?

Sa lèvre imberbe
Fait sa superbe...
Trop, palsambleu !

Profil cruel
Impersonnel
D'insexuel !

César, Arpin,
Néron, Scapin,
Roi ou larbin ?

Parle, miroir
Au cadre noir :
Je veux savoir !

Quel est ce singe,
Fier de son linge ?
Vérité, luis !

Il se rapproche de la glace et lâche un joyeux éclat de rire.

Erreur cocasse !
C'est moi qui suis
Devant ma glace !

HOPITAL

Sanguine

C'est ici qu'une avare et dure Charité,
Fait haïr tes secours, noble Fraternité :
Bravez, ô délicats ! l'air empesté qu'exhale
La navrante maison, lépreuse et sépulcrale.

Quel amas de souffrants, en troupeaux rassemblés !
Où gisent, sur leurs lits, confusément mêlés
Celui que la Douleur tient sous sa dent cruelle,
Celui qu'à la santé, l'Espérance rappelle.

Celui dont le cadavre est en proie à la Mort
Celui qui se débat contre elle avec effort ;
Troupeau bêlant de faim, troupeau maigre, minable,
Fait de l'Humanité souffrante et misérable !

Il agonise, empoisonné, hideux à voir ;
On fait de l'Hôpital un ignoble abattoir
Portant sur son fronton cette devise unique
Des trois grands mots ronflants : Vive la République !

SÉRÉNADE BIZARRE

Chansonnaille

Zign', zign', zign', chantez les guitares !
Drum, drum, drum, roulez les tambours
Pign', pign', pign',, résonnez cithares
Sonnez vos plus belles fanfares
Pour accompagner mes amours.

Mes amours, se sont les colombes,
Blancs oiseaux au vol gracieux
Se jouant avec les palombes
        Autour des tombes
Où sont endormis nos aïeux.

Mes amours ce sont les Mouettes
Les Pétrels et les Goëlands,
Oiseaux des mers et des tempêtes
Et qui soufflètent
De leurs ailes les ouragans.

Zign', zign', zign', chantez les guitares !
Drum, drum, drum, roulez les tambours,
Pign', pign', pign', résonnez cithares !
Sonnez vos plus belles fanfares
Pour accompagner mes amours.

Mes amours, ce sont les grands tigres
Cruels, mais fiers, mais indomptés !
Vers vos nobles Eaux, ils émigrent
Nils, Ganges, Tigres,
Ayant la haine des cités

De nos cités qui les exploitent,
Où, pour jungles, ces fiers lutteurs,
Ont d'infâmes cages étroites
Et les chairs moites,
— Pour souper — d'ignobles dompteurs.

Zign', zign', zign', chantez les guitares !
Drum, drum, drum, roulez les tambours,
Pign', pign', pign', résonnez cithares !
Sonnez vos plus belles fanfares
Pour accompagner mes amours.

Mes amours sont les taureaux, brutes,
Mais martyrs d'odieux champs clos,
Que des « Toréadors » recrutent
Lardent, charcutent
Pour le plaisir des hidalgos.

Mes amours c'est la bête folle
Eventrant l'homme d'un coup sec.
Après le cirque, pour l'idole
La nécropole :
C'est la revanche du beefsteak.

Zign', zign', zign', chantez les guitares !
Drum, drum, drum, roulez les tambours
Pign', pign', pign, résonnez cithares !
Sonnez vos plus belles fanfares
Pour accompagner mes amours.

———

PETITE BARQUE AU MAT POINTU

Ronde Marine

Petite barque au mât pointu,
Ouvrant ta voile comme une aile,
Petite barque au mât pointu,
 Où donc vas-tu ?

Je vais dans des pays étranges
Et, si j'y arrive à bon port,
Je t'apporterai des oranges
Des perles et des colliers d'or.

Petite barque au mât pointu,
Aux fins agrès, à guibre frêle,
Petite barque au mât pointu
Vite, iras-tu ?

Même si le « Suroit » me pousse
J'irai plus vite que l'oiseau,
Plus vite que l'herbe ne pousse
Avec l'oubli sur un tombeau.

Petite barque au mât pointu
Plus légère que l'hirondelle
Petite barque au mât pointu
Reviendras-tu ?

— Je reviendrai, mon capitaine
A pris femme, hier à Binic,
Et sa dame aurait trop de peine
Si nous allions couler à pic.

Petite barque au mât pointu,

A ton retour à la Rochelle

Petite barque au mât pointu

Resteras-tu ?

— Non pas ! Je reprendrai le large

Cinglant, joyeux vers Singapour ;

De diamants j'y prendrai charge

Pour te marier à ton tour.

VIEUX

Chansonnaille de miséreux

Nous sommes les vieux Vagabonds,
D'aucuns hirsutes, d'autres chauves ;
Des fortifs, des chantiers, des ponts ;
La nuit, nous faisons nos alcôves
Où, loin des proprios fripons,
Sous des ciels tout blancs de glaçons
Gris d'ardoise ou noir de charbons
Nous attendons les aubes mauves.

Nous sommes les vieux Vagabonds
D'aucuns hirsutes, d'autres chauves.

Nous sommes les vieux Galériens
Du Travail — errant par les rues ;
Des jeunes les ateliers, pleins,
Sont fermés aux bêtes fourbues.
Plutôt que devenir vauriens,
Dans vos poubelles, citoyens
Nous partageons avec les chiens
Des nourritures inconnues.

Nous sommes les vieux Galériens
Du Travail — errant par les rues.

Nous sommes les vieux Matelots,
Le ventre creux et les yeux vagues.
A la chanson triste des flots
Nous regardons danser les vagues
Et les étoiles, ces falots
Du ciel, le soir, par leurs hublots
Nous écoutent conter nos blagues.

Nous sommes les vieux Matelots
Le ventre creux et les yeux vagues.

Nous sommes les vieux Chemineaux
Sans Asiles de la grand'route,
Attablés avec les oiseaux,
Sans façon, nous trempons la croûte
De notre pain dur aux ruisseaux.
Quand nous passons dans les hameaux
On nous montre aux petits marmots
Comme des bêtes qu'on redoute.

Nous sommes les vieux Chemineaux
Sans Asiles de la grand'route.

LE GAS FAUTREUX

Chansonnaille de Gaillard

Le gas Fautreux aime les filles
Péchez les Equilles,
Leur préfère-t-il un pichet ?
Péchez le Bouquet,

Pichet mousseux, filles coquettes,
Péchez les Crevettes,
De le séduire ont le talent.
Péchez le Merlan.

Un matin, du vent dans les voiles,
Péchez les Etoiles,
Il cingle vers le conjungo
Péchez le Turbot.

Le soir de la cérémonie
Ah, péchez la Plie.
Vent arrière, il part pour Ceylan
Péchez le Hareng.

En mer il eut mainte aventure
Péchez la Silure,
Naufrage, amours, combats marins,
Péchez les Oursins.

Il dut accepter d'une Reine,
Péchez la Baleine,
Gourdes, dollars, piastres, sequins,
Péchez les Requins.

De l'Ile des coquecigrues
Péchez la Morue
L'empereur lui donne un trésor
Péchez l'Hareng saur

Il fallut au moins deux flottilles
Péchez les Anguilles,
Pour transporter tout son Saint-Frusquin,
Péchez l'Aiglefin.

Au retour, son épouse, ô joie !
Péchez la Lamproie,
L'a doté d'au moins six enfants,
Péchez l'Eperlan.

Il embrasse sa Madeline
Péchez la Sardine,
Et lui dit, le cœur satisfait
Péchez le Carr'let

Six enfants !... la chose est cocasse,
Péchez la Rascasse,
Nous en aurons douze plus tard,
Péchez le Homard.

NOVICE ET GABIERS

Chansonnaille de retour

LE NOVICE

Ho ! de la Misaine ! Allume
Veillez pour moi, mes gabiers ;
Ouvrez vos deux écubiers,
Que vos yeux fouillent la brume.

Dans un nuage de ouate (1)
Notre brick est suspendu
Comme au fil d'un cartahu
Un pennon de girouette

---

(1) Prononcez « ouète », comme les matelots.

Veillez, gabiers de misaine !
Le port de Dieppe, à l'avant,
Apparaît-il sous le vent ?
Veillez ! mon cœur est en peine.

LES GABIERS

Le brouillard est comme un crèpe
Laiteux à reflet vermeil,
Cache nuque du soleil
Voilette du port de Dieppe.

Nous voyons bien quelque chose,
Mais point le pays normand :
C'est l'aile d'un goëland
Qui, sur le flot, se repose.

Sur l'embrun que le vent fouette,
De son souffle doux et lent,
S'agite comme un point blanc :
C'est l'aile d'une mouette.

LE NOVICE

File, file, mon navire !
Gabiers, vous avez mal vu ;
De la brume le tissu,
Comme un rideau se déchire.

L'angoisse en mon cœur s'apaise ;
Voici le pays Dieppois ;
Qu'on hisse tous les pavois
Pour saluer sa falaise !

Gabiers, ce morceau d'étoffe
Qui, tantôt, trompa vos yeux,
C'est un signal d'amoureux :
Il court, va, vient, vire et lofe.

Ce doux point blanc qui s'agite
Comme un lointain pavillon,
Ou comme un fou papillon,
Qu'un transport d'amour agite .

N'est pas un vol de mouette,
Ni l'aile d'un goëland,
C'est l'aile de la cornette
De ma Jeanne qui m'attend.

BLANC PARTOUT

Litanies de la neige

Les dentelles de tes festons
Sur la branche,
Lui font de soyeux capitons,
Neige blanche.

En arrivant du firmament
Quand tu passes
Tu tombes paresseusement
Neige lasse.

Ici ta blancheur séduira
Maint artiste ;
Son nom t'immortalisera
Neige triste.

Au bois, l'élégant patineur,
Snob très roide
Se fait aimable en ton honneur,
Neige froide.

Comme une face de Pierrot
S'enfarine
Paris a pris un air pâlot,
Neige fine.

Sentant que tu devais venir
Plus d'un couple
Dans l'alcôve va se blottir,
Neige souple.

Ton caprice glacial, seul,
    Quelle bourde !
Peut nous draper d'un tel linceul,
    Neige lourde.

L'argent de tes légers flocons
    Nous inonde.
Est-ce un symbole ? Nous l'aimons,
    Neige blonde.

A Paris, comme un Lys royal,
    Opulente,
Tu donnes un air virginal,
    Neige lente.

Crois-moi, retourne sous le ciel
    De Norwège
Voici le Printemps, le Dégel,
    Adieu Neige !

LE SYMBOLE

Le Symbole est la Fleur des Larmes et des Deuils
Dont le pistil est d'or et la feuille de moire ;
Gardons dans nos coffrets d'onyx, d'ambre ou d'ivoire
Leurs pétales rougis du sang de nos orgueils.

Rose, Lys ou Lotus, la Vestale des Cultes
A des splendeurs de tons de soie et de velours,
Mais réserve ses nards aux tragiques amours
Dont l'âme est pantelante et dont les morts exultent.

REQUIEM

« Un savant vient de signaler la présence d'une soufrière dans le Faubourg Saint-Martin. »

FAIT DIVERS

Paris a disparu dans l'immense désastre ;
Le volcan l'a rayé du terrestre cadastre :
De la cité splendide, il ne reste plus rien.
Ni temple, ni palais, ni bête, ni chrétien.

En pitié, le Destin prit ce désert de laves,
Ce sépulchre encor chaud avec des trous béants
Par où sourdait l'Enfer — Ces millions d'ossements
Dont la Mort en une heure avait fait ses esclaves.

Sur un geste de Lui, la Neige, en avalanche
Convertit le Charnier en une steppe blanche,
En suaire livide et que durcit le gel.

Et l'on vit, lentement, se mouvoir sous le ciel,
Venant du Pôle nord, de hauts ours blancs féroces,
Rythmant un *Requiem* avec de grands cris rosses.

A DIEPPE

Tumultes

I

Dieppe, ton grand bassin est comme un calme nid
Où viennent s'abriter — quand tonnent les orages,
Les navires — ces grands oiseaux que les naufrages
Poursuivent en hurlant jusqu'à ton port béni.

Mais tu dresses tes quais — boucliers de granit
Contenant de leurs murs les impuissantes rages ;
Les vagues, vainement leur crachent leurs outrages,
Les marins sont sauvés et le danger proscrit.

Alors se repliant comme un monstre dompté,
Secouant ses crins verts de lionne sauvage,
Furieuse, elle prend les galets de la plage
Comme pour lapider les murs de la cité.

Le flot, lourd de granits, s'élève en écumant,
Formidable bélier, liquide catapulte,
Sa chute est chaotique et son bruit effrayant :
— Le râle de la Mer qui venge son insulte.

II

Ainsi qu'un clown de cirque crève
Soudainement — tête de rêve,
Un cerceau de papier moiré,
Le soleil surgit d'un nuage
Et son orbe d'or se dégage
Enflammant le ciel diapré.

Des mâts, il empourpre la cime ;
Haubans, agrès, ponts, tout s'anime
Et de la cale — ce portail,
Levant le prélart qui la couvre
Dans l'ombre du capot qui s'ouvre
Va commencer le dur travail.

Aux bittes robustes et mornes,
On frappe les larges caliornes,
Dont l'aide soulage les treuils ;
Les aigres chansons des poulies
Par les dockers sont accueillies
Avec des gestes d'écureuils.

Les colis montent et se rangent :
Ivoires, bois, cotons, oranges,
Saumons de plomb et barres d'or ;
De Londres, New-York ou Madère ;
Les produits de toute la terre,
De l'Univers tout le trésor.

Sur le quai les boucauts s'arriment,
Tandis qu'aux galhaubans s'escriment
Les gréeurs et les matelots
Dont les savantes épissures
Vont panser les nobles blessures
Qu'au navire avaient fait les flots.

Et pendant ce temps, fier et brave,
Fin, de l'étambot à l'étrave,
Dans le bassin, le bon vaisseau,
Sans capitaine ni pilote,
Repos gagné, fait sa dodotte
Comme un enfant dans son berceau.

III

Puis, le soir apaisant, le glauque crépuscule
Descendant — Sur les quais le labeur capitule,
Dans ce noir indécis comme en peignit Diaz.
Grand largue et titubant s'enfournent des cohues
De marins, de pêcheurs, vers quelques louches rues
Où tremblotte le gaz.

Un gaz tuberculeux, agonisante étoile
Guide, pourtant, des gas qui, du vent dans la voile
Tanguant sur le pavé, ronds comme le galet,
La cervelle en dérive et l'écoutille ouverte,
Chantant à pleins poumons, vont à la découverte
Du dernier cabaret.

Le voici — clignóttant, derrière un rideau rouge,
Son douteux lumignon, ainsi qu'un œil de bouge
Dont le patron — ruffian — suppute le profit
Que lui pourront laisser ces pochards en bordée;
Qu'ils crèvent!... si d'écus leur poche est bien bondée
Cela seul lui suffit.

Chantez, les matelots ! Sautez, les maritornes !
Le punch flambe bleuâtre et les bourses s'écornent
Ah ! l'atmosphère est riche en parfums pestilents ;
Les vapeurs de l'alcool, le nuage des pipes,
Les senteurs du goudron qui sature les nippes,
Et d'ignobles relents.

Dans l'air, vont se croisant de rudes reparties ;
Eros fait grimacer les faces abruties,
L'alcool flambe toujours : whisky, cognac ou rhum ;
Sur les genoux nerveux, les filles débraillées,
Chair et cheveux au vent, tombent dépoitraillées,
Anges du spéculum.

Et dans ce hourvari, sur quelque mot immonde,
La rixe éclate enfin ; furieuse, elle gronde ;
Des poings fermés frappent l'enclume des seins nus ;
Sous quelque coup de boxe un nez s'auréolise,
On se roule, on se mord, même une lame incise
Des lutteurs inconnus.

C'est, dans l'obscurité la bataille anonyme,
Dont les héros naïfs, d'un grotesque sublime
S'assomment vaillamment pour s'embrasser après.
Il faut bien après tout que le marin s'amuse
Et s'il a quelque peu démoli la cambuse,
Il en paiera les frais.

Le combat est fini, le sang couleur cerise
Macule certains nez. Mais, bah ! cela dégrise !
On se serre la main ; des hourras solennels
Cimentent l'amitié qu'on arrose avec culte.
Et les braves auteurs de ce dernier tumulte
S'endorment fraternels.

———

TOILES

La Peinture à l'huile,
C'est pas difficile ;
Mais c'est bien plus beau
Qu'la peinture à l'eau.

Scie illustre.

Y-avait un nommé Raphaël
Aujourd'hui-z-établi-z-au Ciel,
Y-avait un nommé Michel Ange,
Egalement parti chez les Anges,
Ces deux grands peintres de talent
Travaillaient dans le bâtiment.
Corot, Courbet, Diaz et Vernet
Alors n'étaient pas encor nés.

Bonnat, Chartran et Carolus,
Quant Millet sonna l'Angelus
Firent une drôle de poire,
Même Bérand, peintre d'Histoire,
Le Gouvernement, paternel,
Fit annoncer à l'*Officiel*
A tous les peintres distingués
Qu'il les avait tous décorés.

Prélude à une Histoire
de la Décoration Picturale

TOILES

Un Roybet

La main sur sa rapière, un grand Reitre à panache,
De satins chatoyants fièrement s'enharnache
Soudard, il guerroya des Flandres au Maroc.
Un hanap fait invite à sa moustache en croc.

Un Moine près de lui, glabre et gras sous le froc
Sourit dévotement au flacon de Grenache
Rutilant entre eux deux. — Le Moine et le Bravache
Sont frères en Bacchus. Pour mieux humer le broc

Gourmands, dont le gosier du bon vin s'amourache
Tout au fond du cellier sombre, leur soif se cache
Entre les lourds piliers ouvragés à plein roc.

On sent — tant leur regard sur le flacon s'attache
Que l'homme au goupillon et l'homme à la rondache
Vont trinquer vaillamment jusques au chant du coq.

———————

TOILES

Un Rafaëlli

Paysage couleur de boue,
Où la bise d'hiver se joue,
Arbres désolés et chétifs,
Ciel qu'aucune étoile ne troue ;
A l'horizon gris, les fortifs.

Sous la brume puante, opaque,
Les pieds ballants dans le cloaque
D'une mare aux reflets terreux,
Sans vergogne aucune bivaque
Un couple navrant et lépreux.

En additionnant leur âge,
Ils ont cent ans et davantage.
L'arithmétique peu leur chaut ;
On dit que l'amour n'a pas d'âge ;
Ils ont ventre vide et cœur chaud.

Avec leur face simiesque,
Leur geste falot et burlesque
— Quel dur travail les disloqua ?
Ils semblent bons à mettre en fresque
Dans quelque macabre polka.

Callot les eut trouvés splendides
Ces débris en haillons sordides,
Ces sublimes déguenillés,
Vertumne et Pomone invalides
Par l'amour à jamais liés.

Ils aiment !... Rien ne les dérange,

Chacun d'eux voit en l'autre un ange.

La nuit met un rideau discret

Sur le Roméo de la fange

Et la Juliette du crochet.

TOILES

Un. A. Boudin

Enfants sur la Plage

Ah ! qu'ils sont jolis nos marmots,
Sur la plage, en claires toilettes !
On dirait des Coquelicots
Des Bleuets et des Violettes.

Leurs costumes de matelots,
Leur donnent l'air crâne des mousses.
Comme il en pleut des bons bécots
Sur leurs adorables frimousses !

Dans leurs grands yeux clairs et rieurs
La Mer allume des lueurs,
Reflets des profondeurs mourantes.

Et, dorant le sable vermeil,
Heureux de les voir, le Soleil
Illumine ces fleurs vivantes.

TOILES

UN JOHANSON

Torpilleur et Sous-Marin

De quelles profondeurs marines
Ce monstre aux sifflantes narines
Sort-il, se soulevant lourdement sur les eaux ?
Hôte oublié d'un monde informe,
Des cétacés ancêtre énorme
Vient-il savoir comment luisent des jours nouveaux ?

Non, cette noire et lourde masse
Qu'une feuille de fer cuirasse,
C'est l'œuvre des humains, c'est l'effrayant bélier.

Voyez, sa large gueule fume ;
Avec des flots d'ardente écume,
Il vomit, en grondant une roche d'acier.

Vers le ciel, la mer s'est ruée,
Jusqu'en ses gouffres remuée
Par les explosions d'insidieux volcans
Et, fière d'une escadre engloutie
Le sombre torpilleur défie
Des canons ennemis les faibles ouragans.

Il s'anime, il disperse,
Surgissant, fatal, il transperce
Les vaisseaux impuissants, foudroyés de terreur.
N'est-ce pas le tigre sauvage
Qui, tout ruisselant de carnage
Dans un sanglant troupeau promène sa fureur.

Il ne sent point sa fin prochaine ;
Mais voici, guidé par la Haine,
Le Sous-Marin, qui cherche un étrange duel :
Il court au colosse, le broie,
Eventré, le vaisseau de proie
Se cache, hydre blessée en l'abîme éternel.

TOILES

UN ZIEM

Soleil couchant à Venise

Dans les cieux embrasés, aux splendeurs des couchants,
Les Lions de Saint-Marc, ailés et hiératiques
Se profilent. — Plus loin, aux vitraux des portiques,
S'allume un incendie aux tons éblouissants.

La voile d'un pêcheur met sa tache de sang
Sur tes flots de rubis, ô noble Adriatique ;
Du soleil fulgurant, à cette heure mystique
Vers le Lido lointain l'orbe énorme descend.

Aux mâts historiés flotte un étendard rouge
Sur les canaux déserts nulle barque ne bouge,
Comme lasse, leur eau semble à peine frémir.

On dirait que Venise avant de s'endormir
A mis tous ses joyaux d'or, de feu, d'écarlate,
Flamboyant symphonisme où tant de pourpre éclate.

TOILES

UN DETAILLE

Charge de cavaliers (1870)

La Charge, trombe humaine, où de hauts cavaliers
Passent éperdument, droits, sur leurs étriers,
Des éclairs dans les yeux, des éclairs sur le sabre.

Le canon — deviné — sur les hauteurs là-bas,
Leur crache sa mitraille et fauche dans le tas
Tout est obscur, le sol se teinte de cinabre.

Un tout jeune soldat — qui semble encor gémir
Sous les pieds des chevaux achève de mourir ;
Les sabots ont broyé sa pauvre face glabre.

Tu m'as fait frissonner, grand tableau glorieux.
Qui deviens formidable étant silencieux
Fantômatiquement j'assiste à la ruée.

Si l'appel déchirant de tes stridents clairons
Eveillait tes coursiers, tes soldats, tes canons,
Quel « chambard » infernal dans ton calme Musée!

TOILES

UN JULIEN DUPRÉ

Aux champs

Ah! les beaux gars râblés! Le fort relent des mâles
S'exhale d'eux — parfum de ces robustes fleurs.
Messidor enflammé les dore de ses hâles,
Des blés mûrs, leurs cheveux ont les fauves couleurs.

Ils vont goûter. — La soupe aux écuelles fume,
Sa bonne odeur de choux leur met le nez en l'air,
Le gros vin rouge saigne au flacon, dans l'éclair
Du soleil — au flacon où l'ivresse s'allume.

Ils ont posé les faux, leurs épaisses mains glanent
Au corsage gonflé des saines paysannes
Un peu de chair rosée où leurs doigts exigeants

Font des bleus. La sève bout et le rut qui monte
Ne met aucun reflet d'impudeur ou de honte
Dans leurs gros yeux de bœufs qui regardent les gens.

TOILES

UN KAKEMONO

Marée et citrons

L'étal resplendissait aux flambes du matin,
Les Rougets surchauffés reflétaient leurs cinabres
Au ventre des Turbots, en robe de satin,
Où les Saumons d'argent avaient l'éclat des sabres.

Sur le marbre laiteux, les Cabillauds camards
S'allongeaient, lourds voisins de l'Ablette irisée,
Dans leur justaucorps pourpre éclataient les Homards,
Près de l'algue où bâillait l'Huître vert-dégrisée.

Mais les Citrons surtout me charmaient — fruits joyeux,
Crevant comme un œuf d'or le fin papier soyeux ;
Leur parfum m'est plus doux que le parfum des fraises.

Et longtemps, j'aimerai leurs contours séduisants,
Car, devant les citrons, effilés et luisants
Je pense aux tétins d'or pâle des Japonaises.

TOILES

UN ROBERT MOLS

Moulin dans un Paysage

Comme un ruban gris sur du velours vert
Sous un beau ciel clair la route s'allonge
Au bord d'un ruisseau.

Le joyeux Printemps a chassé l'Hiver
Un rai du Soleil fait — alors qu'il plonge
Risette dans l'eau.

L'onde murmurante anime un moulin,
La meunière est là, des feux de Topazes
Piquent ses beaux yeux.

Le buste est cambré, le corsage plein ;
Le Ruisseau, la Femme et le Moulin jasent,
Trio gracieux !

NUITS

DE

PANTRUCHE

NUITS DE PANTRUCHE

A l'heure où le Guerluchon
Qui Guerluche.
Intérim
A côté de sa Guenon
Qui gueunuche
Chez Maxim
Boit ou joue, ou bâille, ou truche,
Aux carrefours de Pantruche,
Qui, dans son sommeil de ruche,
Ronfle, sourd comme une bûche,
Le pauvre bourgeois traqueur
D'un œil interrogateur
Fouille dans l'ombre par peur
Qu'un Apache ne l'épluche.

NUITS DE PANTRUCHE

Minuit, propice à la pègre,
Sous le crêpe d'un ciel nègre,
La Môme, d'un pas allègre,
Piste le comptable intègre.

Intègre !... Entendons-nous bien :
Comme il ne possède rien,
Sitôt que le rut le tient,
L'argent du patron est sien...

Du patron véreux, qui plume
L'actionnaire, qu'allume
Le prospectus de coutume.

Ainsi, par le Vice aidé,
Du bon gogo, trucidé,
Le bas de laine est vidé !

NUITS DE PANTRUCHE

Médecine Légale

Or, on avait trouvé, non loin du Parc Monceaux,
Paquet nauséabond, au pied d'un candélabre,
Un cadavre inconnu, mêli-mêlo macabre
Découpé proprement, en plus de vingt morceaux.

Si ça fit du potin !... Tout Paris fut en l'air
Préfecture, Parquet, Garde municipale,
Journaliste, concierge — avides de scandale ;
En ce seul matin-là, six fois tira l'Eclair.

Le médecin légiste apparut, impavide,

Tripota ce hachis sale, exangue et livide.

Sa science allait dire enfin comment le mort

Se trouve en cet état. Son oracle décide

De ce qui s'en suivra. Solennel son Rapport

Fut bâclé prestement. Il conclut au suicide.

NUITS DE PANTRUCHE

Vicieuse

La fillette a douze ans, fervente de l'alcool
Pour temple elle a le bar, l'argot pour catéchisme.
Pour les blêmes voyous, pleine de fétichisme,
Elle avive ses yeux déjà flambants de Kohl.

Gosier d'enfer, de punch elle boirait un bol
Sans souffler, d'un trait, comme un simple gargarisme ;
Pubère dès longtemps, canaille avec cynisme
Allant en souriant du lupanar au vol.

Méprisant l'atelier et les travaux diurnes,
Il lui faut le piment des attaques nocturnes,
Des surins, frappant dur, le sinistre déclic ;

Et puis, pour occuper les heures taciturnes
Par le cambriolage elle meuble les turnes
Où l'attend son amant dit « la Terreur du Flic ».

NUITS de PANTRUCHE

L'Agonisant

Deux heures du matin.

Dans le haut de la rue de Charonne — vers le Père Lachaise — un corps est affalé sur le trottoir. bras en croix, jambes écartées. Un filet de sang, lavé par l'averse, gigle encore d'une blessure que la victime a reçue mais que l'on ne peut voir : un couteau planté entre les deux épaules.

Plus de voix, le bonhomme, désastreusement aphone ; il va entrer en agonie. Plus de voix, un râle. La cervelle. cependant est lucide. A défaut de conscience, pas de remords, une souvenance,

Je phonographie :

L'AGONISANT

Brr !... Qu'il fait froid, humide et noir
Sur ce nom de Dieu de trottoir.
Vais-je y tourner de l'œil... Bonsoir ?

Sûr, le frangin qui m'a salé,
M'a pris pour un gonze calé ;
Son coup fait, il s'est cavalé ;

Cavalé en prenant la sente
Qui mène droit à la « *Descente*
Des Zigs, » boire l'argent du pante.

Le Pant' c'est moi ! minc !... ma fortune :
Dans ma profonde un' pauvre thune
Barbottée au clair de la lune.

Ce fut le dernier d'mes exploits :
Un imbécile de bourgeois,
Fait au coup du Père François.

Ça m'inspire une réflexion :
Etre occis, comm'ça d'un coup d'scion
C'est peut-êtr' la pein' du talion.

L'averse redouble.

Allons bon ! Voilà qu'il lansquine !
Sans dout' les larmes d'la Rouquine
Pleurant son Julot qui s'débine.

Ah ! C't'élancement !... Aïe ! Oh ! la la !
Je me trouv'mal comme un' tata :
Tout est bien fini, c'te fois-là.

Bonsoir Julot, dit Cœur de Roche !...
Mais quoi !... J'entends un pas qu'approche
Ah ! Mince !... A la vie je m'raccroche.

Par ici, mon vieil épagneul !
Par ici ! que j'claqu' pas tout seul
Perdu, sans plumard ni linceul.

Deux gardiens de la paix, de ronde autour d'un « îlot », aperçoivent le moribond. Ils le soulèvent et l'un d'eux lui porte au visage la lueur d'une petite lampe électrique.

L'agonisant ouvre les yeux et voit l'uniforme.

Ah ! Ça ! C'est la suprême tache !
Julot-Cœur-de-Roche, un Apache !
Crevant dans les bras d'une Vache !

NUITS DE PANTRUCHE

Synthèse

Bruits,
Ris,
Cris,
Bris ;

Fleurs,
Pleurs.
Heurts,
Peurs !

Ville
Vile,
Gouffre

Où
Tout
Souffre !

VARIÉTÉS IRONIQUES

VARIÉTÉS IRONIQUES

Un toast aux aïeux

Salut, ô Trinité : Vol, Usure, Injustice ?
Seul dieu d'un siècle fou de luxe et d'avarice,
Mélange chaotique, où le Mal croit encor,
Les pieds souillés de fange et le front nimbé d'or.
Salut, ô Trinité : Vol, Usure, Injustice !
Le Fort est triomphant ?... que le Faible pâtisse !
Si le besoin honteux use ses tristes jours
Qu'il crève !. . Tout entiers aux joies, à nos amours,
Que notre cœur se vide et notre sac s'emplisse
Que pour nous la Fortune ait des yeux de velours,
Salut, ô Trinité : Vol, Usure, Injustice !

*
* *

La voilà, la chanson impie
Criant — cette hymne de harpie,
Haro sur la philanthropie,
Credo de Vidocq et Baal,
Celui qui la chante, bravache
Du vice arbore le panache,
Et, fanfaron cynique crache
Sur le Juste et sur l'Idéal !
C'est le snob, le poseur moderne
Qui va, l'œil torve et l'esprit terne :
Dans son cerveau, triste lanterne
Tremblotte un pauvre lumignon.
Il glapit la chanson impie,
Sans savoir pourquoi... Il copie :
Singe, perroquet, merle ou pie
Ce snob doublé de maquignon.

*
* *

L'Egoïsme a-t-il donc pourri tous ces cœurs d'hommes ?
Pourquoi tant de combats, insensés que nous sommes !
Donne-t-il le bonheur tout ce luxe éclatant ?
Rend-il l'esprit meilleur, plus libre et plus content ?
Sous le mol édredon, dormons-nous plus tranquille ?
Nos mets sont-ils meilleurs dans l'or que dans l'argile ?

Non ! — Le Luxe après lui traîne la Pauvreté
Sur cet écueil fatal, où meurt la Vanité,
Il greffe, à l'heure noire où la ruine s'avance
La fleur de la misère à l'arbre d'opulence.

*
* *

Plus simples, nos aïeux vivaient à moins de frais :
D'abord le nécessaire et le surplus après
Ils n'avaient ni lambris, ni trumeaux, ni dorures ;
La laine composait leurs modestes parures
A leur mule paisible ils bornaient tout leur train
Demandant leur richesse au travail souverain.
Mais ils voyaient fleurir leurs nombreuses familles ;
La sage économie était la dot des filles ;
Leurs fils, dans le labeur rudement élevés,
Offraient à leur pays non des bras énervés,
Non la molle tiédeur d'un cœur pusillanime,
Mais, dans un corps robuste, une âme magnanime
Ils étaient des soldats ; nous sommes des penseurs
Plus instruits, mieux armés... mais sommes-nous meilleurs ?

*
* *

Cessons par nos mépris d'outrager nos ancêtres.
Pour les leçons d'Honneur, ils sont encor nos maîtres.
Et leurs mâles défauts, de candeur revêtus,
Montraient plus de grandeur que nos faibles vertus.
Que notre route soit celle qu'ils ont tracée :
Unissons notre gloire à leur gloire passée ;
Les obscurs disparus ont l'Immortalité
Lorsqu'ils sont honorés de leur postérité.
Ils créaient le Passé superbe, pour leur compte
Et l'Avenir pour nous, sans presque le savoir.
Buvons à nos aïeux ! Ce toast est un devoir :
N'y point faire raison, ce serait une honte
Puisque nous conservons leur souvenir pieux
Haut le verre ! Haut les cœurs ! Buvons à nos aïeux !
Et mettant au rancart l'ironique satire
Pour achever mon toast dans un éclat de rire
Soyons de francs lurons, de grands buveurs comme eux
Buvons à nos aïeux !

ÉTAPES GLORIEUSES

FASTES AMÉRICAINS

I

LES BOERS DE WASHINGTON

C'était la forte race, naissante, aguerrie
Aux durs labeurs, ayant l'amour de la Patrie ;
Hommes des hauts sommets, citadins des vallons,
Ou matelots des ports, demi-nus, en haillons,
Fiers de leur liberté, fiers de leur Amérique.
C'étaient de vrais Boers, pareils à ceux d'Afrique,
Soldats à peine armés, soldats à peine instruits :
Semant pour l'avenir de profitables fruits ;
Boers de Washington défiant les fatigues
Offrant au feu guerrier leurs poitrines prodigues
D'enthousiasme, guidant le fer entre leurs mains
En ouvrant, pour leurs fils, de glorieux chemins.

II

C'était la race forte, au fier enthousiasme,
Secouant le sommeil d'un long et lourd marasme,
Fécondant par son sang la sublime unité,
De la grande Patrie et de l'Humanité !
Pacifique pourtant et pleine de tendresse,
Détestant des combats l'épouvantable ivresse,
Mais marchant fermement sur le chemin tracé
Peuple naissant et pur par le Destin poussé.
Sachant, ce peuple fort, qu'il marche à la victoire :
Washington est un nom synonyme de gloire
Sachant que des combats les odieux bienfaits
Lui donneront le bien final, la sainte paix,
Qui lui fera, du glaive oublier les longs crimes
En rachetant le sang d'innombrables victimes.

III

Washington contemplait ces naïfs paysans,
Ces marins courageux, ces simples artisans,
Tous ceux que le pays à cette heure alarmée
Voyait jaillir du sol, pauvre et superbe armée

Dont il était la tête et qui n'avait qu'un cœur
Et fixant l'horizon, il dit : Je suis vainqueur !
Car la vassalité de l'Amérique expire :
Avec de tels soldats on fonde un vaste Empire !

IV

C'en est fait ! La guerre commence,
C'est l'aube de l'Indépendance
Car l'Union va naître au pacte sidéral.
Ecrit sur sa fière bannière...
L'Espoir de l'ennemi ? Chimère !
Les étoiles ont lui sur l'azur fédéral.

Des combats c'est l'heure funèbre,
Que le chant des clairons célèbre ;
Le combat des géants, le géant des combats.
La forêt s'embrase et flamboie,
L'incendie au loin se déploie,
Comme un vaste linceul sur l'immense trépas !

Vers le ciel la mer s'est ruée,
En ses profondeurs remuée ;
Les champs crachent la flamme ainsi que des volcans.

Washington froid, calme et placide,
Attend que le sort se décide
Et de ses citoyens guide les ouragans.

La grande terre américaine
Voit son peuple brisant sa chaîne
Au duel éperdu courir en rangs hagards,
Bataillon que le feu décime,
Mais qui, dans leur élan sublime,
Voient tous l'Indépendance éblouir leurs regards.

L'heure de Lexington approche ;
Boston vient d'ébranler sa cloche :
C'est le tocsin, l'assaut, le suprême secours ;
Les cœurs éclatent, l'airain vibre.....
C'est fini l'Union est libre !
Libre par ses enfants et libre pour toujours !

V

Leur œuvre impérissable, au front de ces gens frustes,
Unit un sceau glorieux qui nous les rend augustes ;
Leur histoire est superbe et d'or chaque feuillet-

Qu'on relit tout ému, lorsque revient juillet.
Heureux, car le Progrès veut que tout se compense
Que la Paix ait jailli de leur bataille immense
Que les canons aient tu leur sauvage clameur
Que de mille ateliers la féconde rumeur
Eclate sous le ciel comme un hymne de fête...
Boers de Washington, telle est votre conquête,
Splendide au bord des mers qu'elle dominera,
Car leurs flots passeront, le rocher restera !

LINCOLN

L'esclavage

L'Esclavage mourra !... cette décision
Assise aux profondeurs de la conviction
Dans l'âme de Lincoln — le grand Probe — était née
Sur le solide instinct de la Justice innée.
Après avoir — efforts suprêmes, efforts vains,
Prié les possesseurs de grands troupeaux humains
D'accepter d'un rachat l'équitable promesse

De faire un trésor pur d'une impure richesse,
Voyant le mal hideux, l'Egoïsme affamé
Ne se vouloir nourrir que du forfait aimé
Loup cervier, d'appétit farouche et sanguinaire
Aux tortures d'autrui qui semble se complaire.
Pensant qu'enfin le Monde exige un gage sûr,
Que le froment sacré depuis longtemps est mûr,
Qu'il faut, sans tarder plus, en offrir les prémices
Au Droit, enfin lassé des sanglants sacrifices.
Lincoln s'est préparé dans le recueillement
Par l'austère prière — et, solennellement
Ainsi qu'un Evangile il écrit un message
Annonçant qu'un principe a péri l'Esclavage
Et que le temps approche où la réalité
Verra naître et grandir le bienfait médité.
Ah ! la tempête alors !.... le cyclone de haine
En imprécations contre lui se déchaîne...
C'est la rage impuissante et l'exécration
Car le germe sacré de la rédemption
Aidé par ces fureurs vole au loin, se propage
Comme un fécond pollen sur l'aile de l'orage

Dominant ces haros, ces cris d'assassinat
D'autres voix entonnaient cet hymne du rachat.

I

Homme, sais-tu ce qu'est l'Esclave
Pour qui tu forges mainte entrave ?
Face de bronze et cœur de lave
C'est l'Etre qu'écrase ta loi.
C'est l'Etre humain que l'on méprise,
La famille qu'on martyrise,
A qui l'on dit lorsqu'on la brise :
Le sang de ton sang est à moi.

L'Esclavage est la marque infâme,
Lèvres de mères qu'on affame,
Lorsqu'en de saints baisers la femme
S'émancipe des maux soufferts ;
Paternité qu'on persécute
Quand son influence dispute
Les débris de l'Homme à la brute
Un reste de noblesse aux fers.

L'Esclavage est l'odieux crime,
Qui, sous la tempe, qu'il déprime
Eteint le sentiment sublime
De l'originelle grandeur
Effrayante métamorphose
Où l'âme meurt, où vit la chose,
Abîme dont nul esprit n'ose
Interroger la profondeur.

*
* *

Tu dois à ton adolescence
D'affranchir, Sainte Liberté,
De ce crime, ta conscience,
De cette honte ta fierté
Noble victime involontaire
Si cette plaie héréditaire
Dans ta crainte de la douleur
S'accroît, plus longtemps épargnée
La voix de la Terre, indignée
En dira partisan ton cœur.

Terrible, surgit ce dilemme :
Ou mensonge est ta sainteté
Ou tu dois préférer toi-même
Ta mort à cette impiété !
O Liberté, vierge céleste !
Le monde révolté proteste
Non ! Tu ne saurais nous trahir
Non ! Toi notre bien ineffable.
Liberté, tu n'es pas capable
De nous forcer à te haïr !

Dans sa colère accusatrice
La calomnie aura raison
En nommant ta faiblesse un vice
Ta frayeur une trahison.
L'Esclavage, immonde souillure,
En profanant ta beauté pure,
Devient un sacrilège affreux ;
Aux lèvres, aux ailes de l'ange
C'est la souillure, c'est la fange
C'est Satan régnant dans les cieux.

Arme donc, victime et prêtresse,
Ta main du fer libérateur
Et, comme l'antique Lucrèce,
Dans ton sang venge ton honneur.
Frappe ! La lame prompte et ferme,
De ton mal amputant le germe,
Te délivrera du remords!
Frappe ! nos chants d'enthousiasme,
— S'ils ne t'éveillent de ton spasme
Berceront ta sublime mort.

*
* *

A ce chant répondit une charte de vie
Les frères glorieux de la grande patrie
Déclarèrent : Notre œuvre est enfin terminé :
Un Despotisme est mort, un peuple libre est né !

TABLE DES MATIÈRES


BIBLIOTHÈQUE SAINTE GENEVIÈVE